

Circé la magicienne

« **L** ENDEMAIN, nous montâmes à bord et chacun à sa place s'assit sur son banc, frappant de sa rame la mer blanche d'écume. Nous voguâmes ainsi jusqu'à l'île d'Éolie. C'est là que vivent Éole et ses douze enfants. Nous restâmes là un mois durant car il me fallut tout raconter à Éole de notre expédition contre Troie. Sa curiosité étant satisfaite, il nous laissa repartir.

Au moment du départ, il me remit une outre en peau dans laquelle il avait soigneusement enfermé tous les vents qui causent les tempêtes et font échouer les malheureux navires. Au bout de neuf jours et de neuf nuits, nous apparut enfin, au loin, notre chère Ithaque. J'étais épuisé car, tout ce temps, j'avais tenu le gouvernail, tant j'avais hâte de retrouver ma patrie. C'est alors que je m'endormis.

Mes compagnons s'approchèrent alors de l'outre. Ils croyaient qu'Éole l'avait emplie d'un riche butin que je gardais jalousement pour moi seul. Quoi, moi, Ulysse, j'allais revenir au pays chargé d'or et eux rentreraient dans leur logis les mains vides ? Ils délièrent alors bien vite le noeud qui fermait l'outre.

Aussitôt, les vents prisonniers s'en échappèrent avec fureur, refoulant notre navire très loin de notre chère île. Sous la violence des rafales, je me réveillai. Mes compa-

gnons autour de moi se désespéraient. Quand je compris ce qui s'était passé, il me vint l'envie de me jeter dans les flots mais, plus sagement, je m'allongeai et restai ainsi jusqu'à ce que les vents nous ramènent sur les rivages de l'île d'Éolie.

Quand je me présentai pour la seconde fois devant Éole et le priai de m'aider, il me chassa avec ces paroles :

— Va-t-en ! Tu dois être maudit par les dieux pour qu'ils ne te permettent pas de rentrer chez toi malgré l'aide que je t'ai apportée. Hors d'ici ! Que je ne te revoie jamais !

Tristes et las, nous reparâmes. Qui nous prendrait sous sa protection désormais ?

Six jours durant nous voguâmes et au septième nous abordâmes l'île des Lestrygons. Son port est bien connu des marins à cause des falaises à pic qu'il faut longer pour l'aborder. Tandis que ma flotte s'engageait dans ce chenal où ne soufflait pas le moindre vent et où régnait un silence de mort, j'amarrai mon bateau dans une crique. Là aussi, aucune voix humaine, aucun cri animal, seulement une fumée au loin. Afin de savoir qui vivait sur cette terre, j'envoyai trois de mes hommes reconnaître les lieux.

Près du bourg qu'ils atteignirent coulait une source. Et quelle fut la première personne qu'ils aperçurent ? Une jeune géante qui puisait là de l'eau ! Sans trop de crainte, ils l'abordèrent, la questionnèrent. Son père se nommait Antipathès, le roi des Lestrygons. D'ici, ils apercevaient les toits de sa haute demeure où elle allait les conduire.

Mais à peine avaient-ils atteint l'agora que la mère de la jeune géante appela son époux. Le roi Antipathès arriva et, sans plus de façon, se jeta sur l'un de mes compagnons qu'il dévora aussitôt. Les deux autres s'enfuirent pour regagner au plus vite nos vaisseaux. Mais pendant ce temps, Antipathès

donna l'alarme. Ce furent des milliers de Lestrygons qui accoururent. Du haut des falaises, certains projetèrent d'énormes blocs de rochers qui fracassèrent hommes et navires tandis que d'autres harponnèrent les survivants comme de vulgaires poissons dont ils firent leur sinistre repas.

Sans plus attendre, de mon épée je tranchai le câble qui retenait mon navire et j'exhortai, de la voix et du geste, mes hommes à ramer de toutes leurs forces. Voyant la mort de tous côtés, ils frappèrent la mer qui jaillit en écume sous la violence de leurs coups.

Après de furieux efforts, nous atteignîmes enfin le large, très affligés d'avoir laissé tant de nos chers compagnons, là-bas entre les deux falaises !

Nous poursuivîmes néanmoins notre route, contents d'avoir évité la mort, mais pleurant nos compagnons perdus.

C'est alors que nous arrivâmes à l'île d'Aiaïé. Là demeurait Circé, la déesse qui a voix humaine mais nourrit de terribles pensées, la déesse aux belles boucles.

Sans bruit nous mouillâmes dans une anse, conduits par un dieu. Nous débarquâmes et, épuisés autant par la fatigue que par le chagrin, nous restâmes couchés là deux jours et deux nuits. À l'aube du troisième, je montai sur un lieu élevé afin de voir si des hommes mangeurs de pain vivaient dans ce pays. Je ne vis qu'une fumée au loin. Était-il sage d'aller seul jusque là-bas ? Je préférerais regagner le navire. Par chance, un dieu plaça sur ma route un magnifique cerf que je tuai aussitôt de ma lance. J'attachai ses quatre pattes à l'aide d'un rameau flexible et, chargé de ce lourd fardeau, je regagnai mon vaisseau. La vue du cerf et la perspective d'un festin rendit mes compagnons joyeux. On festoya ainsi tout le jour et, quand la nuit tomba, on s'allongea sur la grève pour dormir.

Quand parut l'aube aux doigts de rose, je convoquai mes compagnons :

— Amis ! de notre navire, nous ne pouvons rien voir de ce pays. C'est pourquoi je suis allé sur une hauteur. La terre où nous sommes est une île. J'ai vu une fumée s'échapper du milieu d'une forêt.

À ces mots, mes compagnons sentirent leur cœur se briser car ils se souvenaient des Lestrygons et du Cyclope qui avaient dévoré nos camarades. Je constituai deux groupes, l'un commandé par Euryloque au grand cœur, et l'autre par moi. On plaça les sorts dans un casque qu'on secoua. Celui d'Euryloque sortit. Il partit donc, accompagné de vingt-deux hommes.

Ils ne tardèrent pas à atteindre la demeure de Circé, nichée dans un petit vallon. Mais quelle ne fut pas leur frayeur de voir rôder autour des lions et des loups ! Terrifiés, ils restèrent sans mouvement tandis qu'à leur vue les sauvages animaux s'approchèrent d'eux. Au lieu de les attaquer, ils remuèrent la queue, se pressèrent contre eux, leur firent la fête comme des chiens heureux du retour de leur maître.

Rassurés, mes compagnons allèrent plus avant. C'est alors qu'une merveilleuse voix retentit, celle de Circé, la déesse aux belles boucles. Elle chantait tout en tissant.

— Appelons afin de faire savoir que nous sommes là, proposa mon cher Politès.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Circé, poussant les brillantes portes de son logis, apparut bientôt et les convia fort civilement à entrer. Les fous, ils acceptèrent ! Seul, Euryloque, craignant un piège, resta en retrait. À l'intérieur, Circé leur proposa de s'asseoir, puis leur offrit du fromage, de la farine et du miel.

Mais à leur insu, Circé la magicienne y avait mêlé une drogue. À peine eurent-ils touché à cette nourriture qu'elle les frappa de sa baguette. Les voilà métamorphosés en porcs et bien vite enfermés dans la porcherie. Les malheureux pleuraient car, quoique d'un porc ils eussent la tête, le corps, la voix, leur esprit était le même qu'autrefois. Dorénavant, pour toute nourriture, la déesse ne leur proposa que des glands !

À ce spectacle, Euryloque prit la fuite. Quand il nous retrouva, il était si bouleversé qu'il ne pouvait même plus émettre une parole. Nous le voyions les yeux pleins de larmes sans qu'il pût nous en donner la raison. Quand, enfin, il réussit à tout nous raconter, à la fin de son explication, je pris mon lourd glaive en bronze et lui demandai de m'indiquer le chemin.

— Ulysse, je ne peux t'accompagner. N'y va pas, je t'en conjure ! Tu vas connaître le même sort que ceux que j'ai laissés là-bas.

— Reste près de notre navire si tu veux. Mon devoir, à moi, est d'aller porter secours à mes compagnons.

Sur ces mots, je partis. J'allais atteindre la demeure de l'empoisonneuse Circé quand je vis, là, devant moi, Hermès à la baguette d'or. Il avait pris l'apparence d'un jeune homme.

— Tu crois, malheureux, pouvoir délivrer tes camarades transformés en porcs ? Tu ne le pourras pas seul et tu te retrouveras enfermé comme eux. Mais je vais t'aider. Tiens, prends cette herbe. Grâce à elle, Circé ne pourra rien contre toi. Écoute bien, je vais maintenant te dire comment il faudra te comporter avec elle.

Après m'avoir mis en garde, Hermès disparut. Moi, je

— Pourquoi refuses-tu de manger et de boire ? Crains-tu quelque piège de ma part ? Pourtant n'ai-je pas juré comme tu me le demandais ?

— Je ne peux manger alors que mes compagnons ne sont pas délivrés.

Aussitôt, Circé quitta la salle pour se rendre dans la porcherie. Elle en fit sortir mes hommes, forts comme des porcs de neuf ans. Elle s'approcha de chacun d'eux, les frotta avec une drogue l'un après l'autre. À tour de rôle, ils redevinrent les hommes qu'ils avaient été, mais encore plus jeunes et plus beaux qu'auparavant ! Quelle joie nous éprouvâmes de nous retrouver tous !

— Ulysse, me dit alors Circé, retourne sur la plage. Tire à sec ton vaisseau. Dans une grotte, cache les agrès et tous vos biens. Après, reviens dans ma demeure avec tout ton équipage.

Je fis ainsi qu'elle me le demandait et retournai seul sur la plage.

Les heures, les jours, les semaines s'écoulèrent. Nous étions chez Circé depuis un an déjà lorsque mes compagnons me pressèrent de rentrer. Ils voulaient retrouver le pays de leurs pères. Alors, quand toutes les étoiles furent au ciel, je suppliai ainsi la déesse aux belles boucles :

— Circé, tiens ta promesse. Permits que je rentre en ma demeure.

— Soit ! Pars si tu ne te plais plus ici. Mais auparavant, tu dois te rendre aux Enfers, chez Hadès et chez Perséphone, sa terrible épouse, pour consulter le devin Tirésias sur le destin qui t'attend. >>

gagnai le logis de Circé. Comme mes compagnons, je l'appelai. Elle apparut sur le seuil, m'invita, me proposa une belle coupe d'or dans laquelle la perfide avait préparé sa drogue. Je la pris, la vidai d'un trait. Aussitôt, en me frappant de sa baguette, elle m'ordonna :

— Va dans la porcherie te vautrer avec tes semblables !

Mais grâce à l'herbe remise par Hermès, son breuvage resta sans effet sur moi. Comme me l'avait recommandé le dieu à la baguette d'or, je tirai mon glaive, me jetai sur elle comme pour la tuer. Elle hurla et tomba à mes genoux :

— Qui es-tu donc pour ne pas être ensorcelé par mon breuvage ? Nul n'a jusqu'ici pu y résister ! Ne serais-tu pas Ulysse aux mille ruses dont Hermès m'avait annoncé la venue ? Range ton épée dans ton fourreau et viens dans mon lit t'unir à moi sans plus de crainte.

— Comment ne pas te craindre, toi qui as métamorphosé mes hommes en pourceaux ? Ne me proposes-tu pas de m'allonger nu auprès de toi afin de me priver de mon arme et de ma virilité ? Je ne le ferai que si tu me jures par le Styx que ce n'est pas un piège.

Circé jura et je montai sur son lit somptueux. Quatre servantes entrèrent : l'une recouvrit les sièges de beaux draps de pourpre ; la deuxième plaça des corbeilles d'or sur les tables tandis que la troisième s'occupait à mêler dans le cratère le vin doux au goût de miel puis disposait sur les tables les coupes pour chacun. La dernière ranima le feu, versa de l'eau dans une bassine de bronze posée sur un trépied qu'elle mit à chauffer. Quand tout fut prêt, on me baigna, me parfuma d'huile fine, me revêtit d'un beau vêtement. Circé m'invita alors à boire et à manger mais je ne le pus, tant mon cœur était triste et affecté. Circé m'interrogea :

Le royaume des Morts

« **Q**UAND Circé m'apprit qu'il me fallait descendre aux Enfers, je fus désespéré. Je ne voulais plus vivre tant cette entreprise me paraissait périlleuse.

— Jamais un navire n'a pu se rendre là-bas, Circé !

— Ne sois pas inquiet, Ulysse. Déploie tes voiles blanches et laisse-toi porter par le Borée jusqu'aux extrémités de l'océan. Je vais maintenant t'indiquer les actions qu'il te faudra accomplir pour rencontrer le devin Tirésias.

Quand elle eut terminé parut l'aube aux doigts de rose. Je la quittai pour retrouver mes compagnons encore endormis. Je les réveillai avec ménagement. Ils crurent que nous partions enfin pour Ithaque. Je dus les détromper et leur annoncer notre voyage au pays des Morts. Ce furent aussitôt des gémissements, des sanglots, des supplications ; rien n'y fit. Nous nous mîmes néanmoins en route. Il soufflait un vent tel que nous n'avions qu'à nous laisser mener.

Arrivés au-delà de l'Océan, nous échouâmes notre navire dans un pays enveloppé d'une brume que jamais les rayons du soleil ne réussissent à traverser. À l'endroit que Circé m'avait indiqué, avec mon glaive, je creusai un fossé d'une coudée. Tout autour, j'offris les libations aux Morts : l'une de lait miellé, l'autre de vin doux et la dernière d'eau claire. Ensuite, je versai de la farine blanche

61

tout en invoquant les Morts : je leur fis la promesse, une fois de retour à Ithaque, de leur sacrifier la meilleure de mes vaches et, pour Tirésias, un bélier noir. Après ces invocations au peuple des Morts, j'égorgeai les animaux que nous avait donnés Circé. Leur sang coula dans la fosse.

C'est alors que surgit la foule des Morts. Ils accoururent, se pressèrent en hurlant afin de boire le sang. Malgré la peur qui m'étreignit, il me fallut les repousser avec la pointe de mon épée car Tirésias devait boire le premier, ainsi que me l'avait recommandé Circé. J'ordonnai à mes hommes de dépecer les bêtes et de les brûler en l'honneur d'Hadès, le dieu des Enfers, et de son épouse, Perséphone.

Enfin, Tirésias apparut, son sceptre d'or à la main :

— Quel fou es-tu, malheureux Ulysse ! Tu quittes le monde de la lumière pour venir voir les Morts ! Mais laisse-moi boire le sang afin que je te dise le vrai.

Il but le sang noir et me parla ainsi :

— Tu espères un doux retour, Ulysse, mais Poséidon est rancunier : il n'a pas oublié que tu as aveuglé son fils, le Cyclope Polyphème. Peut-être réussirez-vous à tous rentrer, mais ce sera alors après bien des souffrances. Et surtout, il te faudra être ferme avec toi-même et avec ton équipage quand vous arriverez sur l'île du Trident. Là paissent les troupeaux de bœufs d'Apollon qui voit tout, entend tout. Si vous n'en tuez aucun, si vous ne songez qu'au retour, alors vous regagnerez Ithaque. Mais si, malheureux, vous osez y toucher, alors disparaîtront ton vaisseau et tes hommes. Peut-être échapperas-tu à ce désastre et rentreras-tu, mais quand ? ... et dans quelle misère ! Et lorsque tu arriveras chez toi, ce sera pour découvrir que des

bandits dilapident tes richesses et courtisent ta femme pour obtenir sa main. Mais tu te vengeras d'eux.

— Voilà donc ce que les dieux me réservent ! Mais, Tirésias, je vois ma mère, là, toute proche. Elle semble ne pas me voir. Que dois-je faire pour pouvoir lui parler ?

— Tous les morts à qui tu laisseras boire le sang te parleront sans feinte.

Ma mère arriva jusqu'à la fosse, but, et, me reconnaissant, se mit à pleurer.

— Tu es vivant, mon Ulysse, et pourtant te voici au royaume des Morts ! Arrives-tu d'Ithaque ou n'as-tu pas encore revu les tiens ?

— Je suis venu ici pour consulter le devin Tirésias et je n'ai pas encore foulé notre terre. Mais toi, depuis quand et comment es-tu morte ? Et mon père, est-il encore vivant ? Et mon fils ? Ont-ils toujours mon pouvoir ou leur a-t-on enlevé, pensant que je ne reviendrais plus ? Et Pénélope, ma femme, quelles sont ses pensées, a-t-elle des projets ? Est-elle auprès de notre fils ? Prend-elle soin de mes biens ou a-t-elle épousé un autre Achéen ?

— Pénélope t'est restée fidèle de tout son cœur. Elle pleure ton absence nuit et jour. La belle île d'Ithaque n'a toujours pas de nouveau maître. Quant à ton fils, Télémaque, il s'occupe en paix de tes terres. Laerte, ton père, vit aux champs, loin de la ville. L'hiver, vêtu de misérables vêtements, il vit au logis au milieu de ses gens, couché comme eux dans les cendres près du feu. L'été et l'automne, triste, il s'en va dans les vignes où il amasse des feuilles pour se faire un lit. Son chagrin est immense, il espère tant ton retour ! Il souffre de ton absence et des maux de la vieillesse. Moi, si je suis morte, ce n'est pas à

64

cause de la maladie. C'est parce que je regrettais ta tendresse, parce que mon cœur se faisait du souci.

À ces mots, je n'eus qu'un désir : la serrer fort dans mes bras. Trois fois, je m'élançai ; de tout mon cœur, je voulais la prendre. Trois fois entre mes mains, je ne saisis qu'une ombre, rien. Chaque fois, j'étais plus malheureux.

— Ma mère, pourquoi t'enfuir quand je veux une dernière fois t'embrasser ?

— Hélas, mon fils, tous, quand nous mourons, subissons la même loi : les nerfs ne tiennent plus, ni la chair ni les os. L'âme quitte les os blanchis et s'envole comme un songe.

Et elle me quitta. Tandis que tous deux nous parlions, des femmes s'étaient approchées, toutes reines et princesses. Je vis ainsi Alcmène, la mère d'Hercule ; Léda, la mère de Castor et Pollux ; Ariane, qui aida Thésée à sortir du labyrinthe, et tant d'autres que la nuit ne suffirait pas à toutes les nommer. >>

— Mais il est temps maintenant d'aller dormir. Je vous le demande, nobles Phéaciens, songez que je dois retourner chez moi.

La reine Arété prit alors la parole :

— Quel hôte nous recevons là ! Beau, grand, sage ! Allons-nous refuser de lui offrir des cadeaux pour son retour ?

— Que notre hôte parte demain ! Nous aurons ainsi le temps de réunir les présents que nous lui destinons. Il prendra la mer avec nos marins. En attendant, Ulysse, poursuis ton passionnant récit.

— Alkinoos, répondit Ulysse, il est un temps pour raconter, il est un temps pour dormir. Mais puisque tu le désires, je vais poursuivre ma triste histoire...



Quand toutes les femmes se furent dispersées, voici que je vis surgir l'ombre d'Agamemnon. Lui aussi but le sang noir et me reconnut. Je lui dis alors :

— Agamemnon, chef de nos guerriers, est-ce une tempête qui a coulé tes navires ou es-tu mort en combattant sur le chemin du retour ?

— Non, Ulysse, je ne suis mort ni lors d'une tempête ni lors d'un combat. C'est chez moi que j'ai péri, sous les coups de ma femme et de son amant. Dans la salle du festin, ils ont égorgé tous mes gens, parmi lesquels Cassandre ma captive, la fille du roi Priam. Le sol fumait de notre sang répandu. Mon épouse, la chienne, m'a envoyé chez Hadès sans même me fermer les yeux ! Moi qui me réjouissais de retrouver mes enfants et toute ma maison ! Que la honte de ce crime rejaille à l'avenir sur elle et sur toutes les femmes, même vertueuses ! Crois-en mon expérience, Ulysse, sois dur avec ta femme et ne lui dis pas toutes tes pensées. Mais ton épouse, elle, ne te tuera pas. Elle est vertueuse. Je te conseille, toutefois, lorsque tu arriveras à Ithaque, de te cacher. Mieux vaut te méfier.

Alors que nous échangeions ces tristes propos, l'ombre d'Achille aux pieds légers m'apparut :

— Fils de Laerte, me dit-il, tu surpasses tous tes exploits en venant ici, au pays des ombres !

Je lui expliquai la raison de ma venue et lui appris que je n'avais toujours pas foulé le sol de ma patrie. J'ajoutai :

— Achille, est-il un homme plus heureux que toi ? Vivant, nous t'admirions tous à l'égal d'un dieu. Et chez Hadès, tu règnes sur les Morts.

— Mon noble Ulysse, je préférerais être le valet de ferme d'un pauvre paysan plutôt que régner sur les

Morts. Mais donne-moi des nouvelles de ma famille.

Je lui répondis que je ne savais rien de son père mais que son fils Néoptolème s'était montré le plus brave des guerriers. Toujours courant pour combattre au premier rang, que de Troyens il avait tués ! Jamais je ne le vis pâlir, même quand nous étions cachés dans le cheval de bois qui nous donna la victoire. Après la prise de Troie, muni de son butin, il prit la mer. Là s'arrêtait ce que je savais de lui.

Je vis aussi Tantale. Le malheureux ! Debout dans un lac, il avait de l'eau jusqu'au menton. Mais lorsque, mourant de soif, il se penchait pour boire, il voyait l'eau disparaître, bue par la terre. Des branches ployaient au-dessus de sa tête. Poiriers, grenadiers, pommiers offraient leurs fruits merveilleux ; mais à peine Tantale cherchait-il à les atteindre qu'un vent puissant les écartait bien loin de lui.

Je vis aussi Sisyphé. Il poussait une pierre gigantesque vers le sommet d'une colline. Mais quand il était prêt de l'atteindre, une force ramenait la roche en bas de la pente. Aussitôt, bandant tous ses muscles, il se remettait à la pousser, ruisselant de sueur, le front couvert de poussière.

Hercule était là aussi, semant la panique parmi les Morts car il tenait son arc entre ses mains.

— Quels durs travaux j'ai dû accomplir pour le roi Eurysthée ! Il m'a même envoyé jusqu'ici afin d'enlever le chien Cerbère. Il pensait que je n'en reviendrais pas... mais j'avais pour guides Hermès et Athéna !

Après lui, j'espérai voir d'autres héros mais la foule des Morts s'assembla, poussant des cris horribles. Sans plus attendre, je regagnai mon navire et donnai l'ordre du départ ; on s'éloigna et le vent nous ramena jusqu'à l'île d'Aiaïé. >>